

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 15 août 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

Le Dictographe.

Le dictographe est en train de révolutionner les mœurs policières et judiciaires aux Etats-Unis. Il figure couramment comme témoin dans des complots d'anarchistes et de dynamiteurs, dans des procès de chantage et de corruption. Il écoute dans le silence des prisonniers les propos des prévenus; à Indianapolis, pendant la grève de l'acier, il a surpris les projets des meneurs. Il devient le collaborateur ordinaire du juge d'instruction. Le dictographe, nous l'avons déjà dit, est un microphone perfectionné, qui recueille à distance les sons les plus légers, et les transmet avec une netteté surprenante aussi loin qu'on le désire. De très petite dimension, ne dépassant pas le volume d'un pocket-kodak et pesant moins d'une demi livre, cet espion mécanique se dissimule n'importe où, sous un divan, un fauteuil, un pupitre, dans un mur, un plafond, un lustre. Son inventeur, M. Turner, en a fait les honneurs à M. Fox, rédacteur à la "Review of Reviews." Il a en fermé M. Fox dans une pièce aux murs épais, où l'œil le plus défiant ne remarquait rien de suspect, et il a parié d'entendre, à travers cinq étages, la moindre de ses paroles. M. Fox, resté seul, dit comme Robert le Diable, mais d'une voix si basse qu'elle n'était qu'un souffle: "M'entendez-vous?" Aussitôt une voix mystérieuse lui répondit: "Le vous entendez." Comme il se taisait, étonné, la voix réprit: "Je vous entendez encore." Comment? Je ne dis rien. "C'est vrai; mais j'entends le craquement de vos souliers." Revenu près de M. Fox, l'inventeur dévissa la boule suspendue au lustre et lui montra dans l'intérieur une boîte grosse comme le poing, qui contenait à la fois le microphone et trois petits accumulateurs. "Voilà, dit-il, notre modèle commercial. Il se recommande à tous les hommes d'affaires. Quand vous voulez prendre note d'une conversa-

tion, vous pressez avec le pied un bouton disposé sous la table, et votre secrétaire, aposté dans son office, à l'autre bout du fil, enregistre le tout avec la machine à écrire. Cela est très utile si, plus tard, votre interlocuteur vient à changer d'avis". Le modèle pénitentiaire ne rend pas moins de services. Placé dans les maisons pénitentiaires centrales, il finit toujours par entendre quelque chose.

ON PART POUR LES ALPES...

Les Conquérantes de la Montagne

Paris, 2 août.

Les neiges, les glaces, les grands souffles purs baignant les sommets, le saphir immense et profond du ciel, l'air, la lumière, d'un mot: les Alpes! D'en évoquer le prestigieux décor, l'éternel et blanche féerie, est un rafraichissant délire. L'avant goût de cette volupté infinie que les amoureux de l'alpinisme retrouvent chaque année à l'heure où l'appel de la montagne les arrache aux feux de l'été. N'est-ce pas que cette seule idée donne fraix, qu'il y a quelque part des Edens de blancheur, des Eldorados de calme, où le fracas de la vie n'arrive pas, où le seul bruit qui trouble un instant la divine sérénité de l'Alpe, c'est la chute de quelques cailloux qu'on chasse de son pied un chamouls en fuite, ou le corps léger, ivre de vie, est assis de cette orgueilleuse et ardente frénésie, qui le possède plus haut, toujours plus haut, vers les cimes où la lumière joue sur les prismes des glaces sa gamme merveilleuse de violet, de rose et de blanc.

Dans cette course aux sommets, les jeunes femmes ne sont ni les moins intrépides ni les dernières à planter sur les orbes un piolet vainqueur. Aujourd'hui, le Club Alpin Français, sur ses six mille membres, compte plus de trois cents femmes, trois cents rivales, hardies et insaisissables de leurs maris et de leurs frères. Il y a quelque trente ans, l'alpinisme féminin n'était représenté que par des Anglaises; encore n'étaient-elles pas nombreuses, une vingtaine tout au plus. C'était l'époque des ascensions glorieuses de miss Jackson, de miss Ellen et Anna Pigeon. Miss Walker escaladait la première ce mont de pierre vertigineux et sanguinaire qui s'appelle le Cervin, et la passion de miss Stratton pour la montagne flambait de telle sorte au cœur des neiges qu'elle en épaisait son guide. C'était surtout l'époque de miss Brevoort, la grande célébrité de l'alpinisme. Depuis l'ascension de la Cima di Jassi qu'elle réussit comme coup d'essai et qui est une fort belle entrée en jeu, ce qu'elle grimpa de pics, d'aiguilles et d'arêtes est inimaginable. Elle étonnait ses guides... quand elle ne leur faisait pas faire la grimace; et ses porteurs les trois quarts réalisaient, foudroyés. Au cours de son extraordinaire carrière de quatre vingt-quatre ascensions, des Alpes suisses aux Alpes de Savoie, il n'y eut guère de cime qu'elle ne défilât, ni de défi qu'elle ne gagnât. Une admirable chienne de montagne, Teuchelgel, l'accompagnait dans toutes ses expéditions. C'était une bête d'une intelligence toute, copieuse dans la montagne à merveille, flairant de loin la

crevasse, le pas dangereux, et devant un pont de neige, jageant sans erreur ce qu'en valait la solidité. La caravane de miss Brevoort lui dut une fois la vie aux Diablerets où tout le monde était perdu dans la brume. Teuchelgel, qui avait été à la peine, fut d'ailleurs à l'honneur; elle connut comme les braves l'orgueil de l'ordre du jour et du tablier. Un jour que miss Brevoort conquérait le mont Rose, les membres de l'Alpine Club se réunirent au Rifler pour attendre soigneusement l'alpiniste et sa bonne compagne, et Teuchelgel fut reçue en grande pompe membre du Club Alpin Suisse. Le poil de sa belle robe fauve en frissonna de joie.

Miss Brevoort n'avait qu'une rivale sérieuse, une jeune fille de Berne, Mlle Elise Brunner. De Française, point. Et pourtant le premier exploit féminin, c'est à une Française qu'il appartenait et depuis longtemps. En 1838, le mont Blanc avait été triomphalement escaladé par une jeune fille qui appartenait à la grande maison de Beaumont et était apparentée à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, et à Pauline de Beaumont, Mlle d'Angerville. Le mont Blanc, au jour d'hui, c'est petite affaire; mais, à l'époque, c'était une autre chanson. Quand l'impératrice Joséphine visita, en 1810, le département du Léman, elle se mit en tête d'aller jusqu'aux Monteverna accompagnée de toute sa suite; l'expédition était d'une telle importance qu'il fallait, sans désemparer, mobiliser soixante-dix-huit guides, ce qui est bien quelque chose.

Aussi, quand Mlle d'Angerville parla de camper au sommet de 4,810 mètres de colonne de glace, les uns s'esclaffèrent, les autres s'indignèrent. Une femme grimper sur un mont Blanc! Ce fut une manière de scandale. Genève, où Mlle d'Angerville préparait ses ascensions, Genève était sans dessus dessous. "Sur 25,000 Genevois, dit-elle, cinq seulement m'approuveront." On vint la supplier à deux genoux de ne pas risquer la téméraire entreprise, et déjà elle était baptisée d'un nom qui lui demeura: la fiancée du mont Blanc.

Elle remercia les uns, sourit aux autres et partit. C'était le 3 septembre, il était six heures du matin. Elle emmenait avec elle Joseph Marie Couatt comme chef guide, cinq autres guides et six porteurs. L'abandon des provisions dit bien qu'on attendait à une rude besogne; deux gigots, deux pièces de viande, vingt-quatre painlets, douze kilos de pain, dix-huit bouteilles de raisins, un baril de vin, de menues choses encore! Si on acceptait de mourir, du moins entendait-on que ce ne fût pas de faim. On ne mourut pas et tout alla bien, sauf quatre porteurs qui restèrent en panne. A deux heures de l'après-midi, Mlle d'Angerville arrivait aux Grands-Malets, elle se reposait dans le nuit, à deux heures, et le mardi après-midi, à une heure vingt-cinq, assise sur l'extrême pointe du mont, elle griffonnait cinq billets vain queurs à ses frères, à son ami, à la comtesse de Fontanes et à Mlle Hermine de Nancourt. Un pigeon qu'on avait emporté, sans qu'il s'agît d'un garde-manger, s'envola à tire d'ailes chez le curé de Chamouls, retrouva son pigeonnier, la victoire au bec. Le lendemain, toute la presse applaudissait et le "Journal des Débats" écrivait avec transport: "Toute la vallée de Chamouls est en émoi; depuis l'ascension de M. de Saussure,

annon événement n'a produit autant d'effet que l'ascension dont nous venons d'être témoins. Une femme a eu le courage de monter sur le mont Blanc, cette femme française, elle se nomme Mlle d'Angerville. Les guides ne peuvent se lasser de vanter le courage et la force avec laquelle elle a surmonté tous les obstacles de ce voyage difficile et périlleux. Aussi le matin, quand elle est redescendue, c'était un enthousiasme difficile à dépeindre. On a tiré le canon."

S'il fallait aujourd'hui tirer le canon à chaque exploit ajouté par les jeunes femmes de chez nous au Livre d'or de l'alpinisme il ne nous resterait plus qu'à nous boucher les oreilles. Car leur cohorte est la plus vaillante qui soit et monte chaque été à l'assaut du roc avec cette ardeur joyeuse qui est bien nôtre et qui fait gagner les batailles. Comment les citer? Elles sont trop. C'est Mme de Roche de Teilly et Mme Brunet de Goubert, Mme la générale Buneast et Mme E. Caron, la femme d'un des présidents du Club Alpin et qui fut des premières à gravir le mont Rose, le Cervin et la Jungfrau. C'est Mlle d'Hauteville et Mlle Solange de Marimbois, Mlle Lefournier encore, qui a fait l'Aiguille Verte et la traversée des arêtes de la Meije, et Mme Mary Pail lon, qui a pris l'Aiguille-Méridionale d'Arves, qu'aucun pied féminin n'avait encore foulées, en compagnie de la célèbre alpiniste anglaise miss Richardson et de ce roi des guides, Bry. Mme Gabriel Vallot, dont le mari a consacré une belle somme à élever au sommet du mont Blanc l'observatoire qui porte son nom, l'a suivie dans toutes ses ascensions: sa fille, Mlle Vallot, mariée aujourd'hui au peintre Franz Namur, a de qui tenir et le prouve sur les pentes vertigineuses. Mlle de Saint Saud ont conquis les Pyrénées.

A treize ans, Mlle Grasjous de Lépinay fut escaladé avec le père le Wellekappe, le Nadelhorn et les 4,637 mètres du mont Rose; elles ont attaqué et vaincu, par le côté gauche du glacier de Gorner, le Rifflhorn. De son côté Mme Jeanne Pail lon donna un autre exemple également merveilleux. A soixante-deux ans, renouvelant l'exploit du marquis de Tarenne, qui fit à cet âge exactement l'ascension du mont Blanc, elle parvint au sommet de la pointe d'Oray.

La montagne vous appelle, mesdames, et demain quelques-unes d'entre vous contempleront le panorama prestigieux des Alpes d'une des cimes du mont Rose, de l'observatoire de la Signal Kappe, par exemple. Peut-être y reconnaîtrez-vous cette femme au sourire charmant, devant laquelle tout le monde s'inclina avec respect et qui, pour tous, a toujours été l'objet de paroles exquises. Elle fut l'une des premières à monter la et s'appelle Marguerite de Savoie. La reine douairière d'Italie est une de vos coreuses en alpinisme, mesdames, et des plus ferventes.

Washington, D. C., 15 août - Le grand cuirassé "Delaware" est le navire de guerre idéal de la marine américaine. Il est en tête de la liste des vingt-cuirassés de la marine comme vaisseau de combat pour l'année 1912-1913.

Le Delaware. Washington, D. C., 15 août - Le grand cuirassé "Delaware" est le navire de guerre idéal de la marine américaine. Il est en tête de la liste des vingt-cuirassés de la marine comme vaisseau de combat pour l'année 1912-1913.

Le nom de la Charente-Inférieure sera changé.

La Charente-Inférieure ne veut plus être "Inférieure." Ce qualificatif la déshonore et elle désire changer de nom. Un rapport très détaillé a été adressé par le président de la Société du commerce de Saint-Jean-d'Angély au conseil général, qui sans hésiter, s'est rangé à son avis et a déclaré qu'en effet on ne pouvait laisser qualifier d'Inférieure toute une région dont les produits étaient exquis et que cela était fort choquant à l'oreille. Les conseillers généraux ont compris l'état d'infériorité que ce qualificatif donnait à leur beau département et, séance tenante, ont adopté ce vœu: "Considérant que le nom de Charente-Inférieure peut être utilement modifié et, pour les intérêts en cause, le conseil général émet le vœu que ce nom soit changé en celui de Charente-Maritime."

Le monument de la bataille des nations.

Une dépêche de Leipzig nous annonce qu'on vient de poser la dernière pierre du monument commémoratif de la "bataille des nations", qui sera inauguré le 18 octobre de l'an prochain, centième anniversaire de la mémorable journée. Ce monument s'élève au milieu du champ de bataille où s'entrechoquèrent dans une lutte suprême Français et Russes, Autrichiens et Hongrois, Saxons et Bavaois, Wurtembergeois et Italiens. Il a été construit dans le goût particulier qu'ont toujours eu les Allemands pour les choses énormes. Il est "kolossal" en effet, immense, fort pesant, et laisse bien loin derrière lui, comme amplitude, la fameuse Bavaria de Munich et l'imposante Germania des bords du Rhin. Le colosse de Leipzig a été commencé il y a quarante ans, en 1872; quand il sera terminé complètement, il aura coûté bien près de dix millions. C'est une sorte de tour posée sur un lourd piédestal, pur style moderne germanique, avec, au sommet, douze statues immenses représentant des chevaliers teutons du moyen âge, tout bardés de fer. C'est sévère, c'est imposant et presque impressionnant, mais c'est fort laid.

Un geste de Guillaume II. Dans la récente promotion de la Légion d'honneur au titre de ministères de la marine, il est un nom qui rappelle un incident fameux qui fit grand bruit, il y a près de vingt ans, celui du capitaine de frégate Delagroy de Malava, nommé officier de l'ordre. A commencement de 1893, M. Delagroy de Malava, alors lieutenant de vaisseau, faisait, en compagnie de son camarade Delagroy, aujourd'hui contre-amiral, une croisière dans la Baltique, lorsqu'ils arrivèrent à Kiel, les deux officiers furent arrêtés sous l'inculpation d'espionnage, condamnés par la cour de Leipzig et internés dans la forteresse de Gluck - la même qu'il y a eu, en décembre dernier, l'évasion du capitaine Lux - M. Delagroy pour six ans et son compagnon pour quatre ans.

Servant, au mois de juin de l'année suivante, l'assassinat du président Carnot. Le 1er juillet, le jour de son obèques, au moment où le cortège allait quitter l'Elysée, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris remit au successeur de M. Carnot, M. Casimir-Perier, une dépêche de l'empereur Guillaume annonçant la mise en liberté des deux officiers prisonniers. Le geste impérial fit une bonne impression à l'époque. Mais il n'a pas été suivi d'autres gestes du même genre! Une chasse au loup... dans les rues de Marseille, mon bon! "Au loup! au loup!" entendait-on dernièrement sur une promenade des plus fréquentées de Marseille. Les passants se garaient, les femmes s'enfuyaient, les portes se fermaient... L'émotion était indescriptible. Boudain, l'on vit dévaler, affolée, la langue pendante, une bête qui paraissait ressembler, en effet, à un loup. De courageux citoyens s'étaient mis à sa poursuite. L'animal se débattait, d'ailleurs, n'alla pas à dévorer. Sa seule préoccupation était d'échapper à la poursuite de ses ennemis. A la fin, fatigué de cette course mouvementée, le loup s'arrêta et, assis sur ses pattes de derrière, regarda venir la troupe hostile. Cette attitude pacifique n'eut pas le don de désemparer la foule des bons Marseillais. L'un d'eux s'était armé d'un fusil. Il épanoua son arme, visa lentement la bête, qui le contemplait de ses yeux ronds. Pas... une détonation déchira l'air, en même temps qu'un cri de douleur, une sorte de gémissement lamentable se faisait entendre... La bête avait été tuée sur le coup. Fier de cette belle proesse, le vaillant citoyen s'empressa de porter la dépouille du loup à la mairie, pour y toucher la prime octroyée à la destruction d'un animal carnassier. Mais là on lui apprit, à sa grande confusion, qu'il avait eu tort, car un loup, mais une chienne appartenant à la race des chiens bergers allemands... Le plus drôle, c'est qu'il vient d'être condamné par le tribunal à payer la somme de 601 francs, plus les frais, au propriétaire de l'animal... Tout n'est pas rose dans le métier de chasseur de fauves....

Oui, mais du diable si j'sais ce que c'est... Vous allez voir... Et le jardinier entraîne Karr vers un coin du jardin... Tenez, regardez. Karr regarda et vit des ha rengs saurs sortant à moitié de terre. Et c'était le jardinier ceti, fois qui riait.

FORT ESPAGNOL.

"La Pêrchole" continue à attirer un nombreux public au Fort Espagnol et des applaudissements fréquents proviennent des artistes de la troupe d'opéra qu'il sait apprécier leur talent. Dimanche prochain, la troupe donnera pour la seconde fois la charmante opérette de Planquet, "Les Cloches de Corneville".

Un enfant dix ans qui défend son père.

Norfolk, Vie., 15 août. D'après un rapport de la police, Rudolph de Waters, âgé de dix ans, a tué hier soir deux personnes et en a blessé une troisième pendant qu'il défendait son père. Les morts sont: Nicola Battilliere, Marina Battilliere, sa femme, et le blessé est Joseph Battilliere, frère de Nicola. Depuis longtemps les familles de Waters et Battilliere étaient constamment en guerre. Dans une nouvelle querelle Henri de Waters pérorant avait blessé au bras par une balle, l'enfant, d'après la police aurait tiré trois coups qui ont fait marquer. Michael Battilliere, un autre frère du défunt, prétend que l'enfant a tué seulement sa belle sœur, le père ayant tiré sur les deux autres. Charles Battilliere a été transporté à l'hôpital; il est sérieusement blessé.

MEXIQUE

Le banditisme au Mexique. Mexico, 15 août - Deux Américains, C. Cruickshank et C. H. Sterling, ont été arrêtés, mercredi, entre Atlixact et Puente de Ixtla Morales, par des Zapatistes qui après leur avoir volé tout ce qu'ils avaient en leur possession, ainsi que leurs chevaux, leur ont permis de se rendre comme ils pourraient à la ville la plus proche. Ces hommes étaient employés dans une mine à Guerrero; ils quittaient le pays à cause de troubles qui régnent dans ce district. Comme il n'y a aucun service régulier à Puente de Ixtla ils partirent, si on leur en accorda la permission, par un train de troupes.

Les graines de hareng.

Le jardinier d'Alphonse Karr avait autant d'esprit que son maître, ou du moins il avait, aussi, de l'esprit. On raconte qu'un jour, le romancier qui aimait assez à mystifier les gens, fit appeler son jardinier. -Tenez, lui dit-il, j'ai rapporté ces graines de Paris; je ne sais pas ce que c'est, ni d'où cela vient. J'ai reçu cela par la poste d'un lecteur sans doute qui me sait amateur de jardins. Semez-les... Et ce disant, Alphonse Karr tendait au brave homme les graines qui n'étaient autre chose que des œufs de harengs séchés. Le bonhomme les prend, les tourne, les retourne, puis sans mot dire s'en revient à ses arrosoirs. A quelques mois de là, Karr revient: - Eh bien! et ces fameuses graines, les avez-vous semées? dit-il en souriant. -Oui, monsieur. - Cela a pris?

contre les rebelles.

Chihuahua, Mex., 15 août - Le général Huerta se servira d'aéroplanes dans sa campagne contre les rebelles, à moins que les forces d'Orozco à Juarez ne se détachent par petites bandes. Les deux monoplans récemment achetés par le ministre de la guerre mexicain et expérimentés à Torreón ont été envoyés à Gallegos où les aviateurs s'en servent pour aller à la découverte des rebelles. Un de ces monoplans est piloté par un américain, J. H. Ward.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LEI

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

TROISIÈME PARTIE

Et Antoine n'avait plus qu'à nettoyer le laboratoire... à vérifier les instruments... à vérifier les appareils électriques

...et à se consoler de son inaction et de sa solitude, par l'absorption d'innombrables petites verres... Il n'avait guère revu le docteur que lorsque celui-ci vint recevoir lui-même des fioles de teinté bleue, qui lui arrivaient d'Allemagne, et qu'il avait tout spécialement recommandées à Antoine: car l'un d'eux contenait un des premières préparations de sa fameuse solution que lui adressait le docteur Erlich; et l'autre, un bouchon de culture de microbe encore assez mal étudié, sur des nègres du Congo atteints de la maladie du sommeil.

Antoine avait espéré que l'on allait encore se procurer un singe, lui administrer la mort, cette fois, par la maladie du sommeil, et le réveiller par des courants incessants ou alternatifs; quelle nouvelle gloire attendait son maître! Mais le calme, l'inaction avaient repris durant deux ou trois semaines encore. Cette inaction touchait heures, sement à son terme: le docteur Gévoléki venait d'envoyer une dépêche de Londres enjoignant à Antoine de faire disparaître de laboratoire toute pièce anatomique: de procéder à un nettoyage complet; de faire vérifier tous les fils électriques, les bobines Rumkoff, de remplacer tous les plombs, ou en un mot, de tout préparer pour une expérience qui, évidemment, devait être capitale.

En outre, Antoine se devait pas laisser une minute de la maisonnette et faire des provisions pour pouvoir nourrir, sans avoir besoin de s'absenter, plusieurs personnes.

Le lendemain le docteur Gévoléki arrivait en auto, et Antoine lui trouvait son allure, son regard des grands jours.

-Personne encore? demandait le patron, mais sans trop d'impatience, en homme certainement content.

Et le docteur Gévoléki avait toute raison, en effet, d'éprouver la plus parfaite satisfaction - l'arrivée de Chevreuse, où l'extraordinaire aventure de Rawlitch et de son fou l'avait complètement rassuré sur les suites de l'énigme maladroite qu'il s'était commise... Il avait définitivement cessé, durant leur voyage à Londres, la confiance du maharajah: c'était bien l'assurance d'une fortune magnifique pour ses derniers ans, avec l'amitié et la présence de la princesse Sahadjah... Il n'avait plus qu'à se tranquilliser de son fils; mais il n'éprouvait plus la même terreur que jadis à se séparer de lui, et Stanislas refusait de l'accompagner aux Indes: tout lui réussissait, maintenant! -Personne encore?... demanda-t-il de nouveau, d'un ton joyeux, quand il eut minutieusement passé l'inspection de son laboratoire.

Il n'attendait par la réponse d'Antoine et faisait demander la communication téléphonique avec le docteur Dabreuil - à qui, devant son domestique ébahi, il annonçait l'expérience fabuleuse, miraculeuse, qui allait se réaliser.

Depuis très longtemps, il se préoccupait, ainsi que son illustre ami le maharajah de Kiwan, du problème de la survie chez les tekirs...

Sans doute le docteur Dabreuil dut l'interrompre par quelques paroles sceptiques... Car Gévoléki souriait et répondait que, "Lui aussi! il avait toujours tenu une ce genre-là pour des farces ou qu'abusait de la crédulité du public..." Cependant il rappelait les expériences célèbres, consignées dans des rapports officiels, rédigés par des Anglais de bonne foi. Il ajoutait que la science, aujourd'hui, n'a plus le droit de douter de quoi que ce soit... Qui eût admis, il y a quelques années, la télégraphie sans fil?... l'aviation?... la photographie à distance?... En tout cas, des chercheurs ne devaient rien dédaigner: et l'expérience qu'il préparait pour aujourd'hui, allait se dérouler dans des conditions de sérieux dédaignant toute tromperie et qu'il exposait minutieusement au docteur Dabreuil.

Avisé par le maharajah de Kiwan qu'il y avait à Londres un tekir endormi depuis plusieurs mois, dans un cercueil de laque, il s'était rendu en Angleterre et en avait ramené, lui-même, ce cadavre vivant. Le cadavre se réveillait, dans un instant, chez lui, dans son laboratoire: ce se réveillait donc pas dans l'Inde, au milieu de complications possibles, que la tentative se réaliserait... Il ne voulait pas convoquer trop de témoins: il faisait appel à ceux qui connaissaient le mieux ses travaux, et qui l'aideraient... soit à délaier définitivement le problème, soit à démontrer que ceux tout ceci, il n'y avait que mensonges! A peine cette communication s'achevait-elle qu'un feu rouge des pompes funèbres, convoyé par Matjari et par un jeune Hindou amoné, devant la porte du laboratoire, le cercueil de laque roulement le tekir endormi... ou mort?... Et bien que tout ceci se passât de la façon la plus simple... bien que Matjari et le gardien hindou ne parussent s'en occuper que comme de la chose la plus naturelle du monde, Antoine se demandait qu'il révisait. -Alors... alors, patron?... c'est bien un mort qu'on nous apporte?... Mais non, imbécille, puisque l'Inde est vivante!... -Depuis combien de temps qu'il y est dans ce boîte?... Trois mois peut-être....

-Eh bien... pour un cas pas ordinaire! -Tais-toi donc, bavard!... et demande-moi la communication avec M. Vertot, de l'Académie des Sciences! -Quand la communication est établie, le célèbre docteur Vertot, à l'autre bout du fil dit celui de rire, car Gévoléki lui répondait un peu nerveusement: -Vous êtes libre de ne pas venir, mon cher maître, et vous éprouvez le moindre doute. Mais sans doute le regretterez-vous demain, quand vous verrez le procès-verbal signé de Dabreuil! -Dabreuil sera donc?... -Dabreuil n'attend plus qu'un mot de moi, lui fixait l'heure exacte... Je vais encore prévenir les personnes qui ont assisté à mes dernières expériences... -Et quand vous arrive-t-il, votre cadavre! -Il est là! -Dans votre laboratoire? -Je viens, par la petite vitre placée au-dessus de son visage, de constater encore sa présence... -Et de quoi a-t-il fait?... votre mort vivante? -Il semble une momie. -Alors, mon cher?... -Vous venez donc?... -Ce sera extrêmement intéressant... à moins que ce ne soit totalement ridicule!... -Et telle fut bien la première impression de toutes les personnes à qui s'adressa Gévoléki... Mais pas une n'avait manqué son appel; et Antoine disait, se frottant les mains: -Non! non! nous allons faire salle comble!

Mais voilà que la sonnerie de téléphone retentissait; et Antoine se voyait répondre, disait: -On vous demande à l'heure, patron... Ça m'aurait étonné qu'il nous laissât une heure tranquille! -C'était le moment où le maharajah exigeait que Gévoléki lui le rassurer sur la santé de la princesse Kiti; mais Gévoléki ne devait partir que vers Matjari, qui était déjà allé Neally, serait revenu pour prendre sa garde auprès du cercueil de laque... et encore auprès du jeune Hindou.

On fat encore une entrée dans le laboratoire pour Antoine, que d'entendre ces étranges costumes bizarres... couramment en langue... Il semblait même y avoir de la coquetterie, et Antoine était "renversé" de découvrir que le commissaire le Quarré latin au moins aussi bien lui et la Sorbonne, le Collège de France, l'École de Droit... et les séries du Quartier Latin étaient parfaitement familiers. Puis il s'entretenait de